HOMMAGE À RAFAÉL ALTAMIRA

Quelques mots de PIERRE VILAR

Une erreur postale a longuement retardé l'aimable invitation qu'ont bien voulu m'adresser les organisateurs du colloque d'Alicante en l'honneur de Rafaél Altamira. Malheureusement, même si je l'avais reçue assez tôt pour pouvoir y répondre sous la forme (flatteuse mais imprudente) qui m'a été proposée, je ne crois pas que j'aurais pu envisager d'être parmi vous, mon âge, et l'état de ma santé, de ma vue surtout, m'obligeant à ne pas multiplier déplacements et voyages.

Et pourtant, je serais vraiment désolé —la formule, ici, n'a rien de conventionnel— de me sentir totalement absent d'une réunion comme celle d'Alicante. Non seulement parce que d'excellents amis ont eu la gentillesse d'y désirer ma présence. Mais parce que j'ai des motifs très forts, et très personnels, de reconnaissance envers Rafaél Altamira. Il m'est même souvent arrivé de souhaiter une occasion de le dire. Merci à tous de me l'avoir fournie, proposée.

Cela dit, l'annonce, que je découvre sur le programme officiel, d'une communication (presque d'une conclusion) intitulée: «**Rafaél Altamira et la méthode historique,** par Pierre Vilar», me semble beaucoup trop solennelle. Il m'eût fallu des semaines pour la justifier dignement. Or je dois me contenter de vous adresser, de loin, quelques souvenirs, quelques réflexions, sans la moindre prétention à la profondeur. Du moins puis-je me réjouir à l'avance à l'idée d'avoir un jour (bientôt j'espère) tant d'analyses promises, à Alicante, sur les plus divers aspects de la vie et de la personne d'Altamira, que je connais mal, n'ayant approché l'homme que par ses écrits.

Et, puisque le colloque réunit surtout des historiens, je m'adresserai à eux dans le langage qui leur est le plus cher: le document!

Je me permets de vous adresser ici, à l'intention du colloque, une photocopie de deux feuillets de l'**«Historia de España y de la civilización española»** - 4ème édition, Gili, Barcelone, 1929. Il s'agit de la feuille de garde du tome III, et de la page I du tome II (avec le titre).

Sur la première, en haut et à droite, une indication au crayon flatte ma vieille manie d'historien des prix: 6 volumes, 75 (entendons 75 pesetas ¡Heureux temps!). Le cachet est celui de la «Librería francesa» de Barcelone. J'ai dû y acheter les six volumes (y compris les deux d'«histoire contemporaine» par Zabala), aux environs de 1931. La grosse inscription manuscrite - Lt (= Lieutenant) Pierre Vilar, No 1417, Block III, Unterlager A, Oflag XIII A - est de la main de Gabriela Vilar, écriture certainement familière à maint historien du «Centro de Estudios históricos» madrilène de la fin des années 20, et amie que n'ont sans doute pas oubliée plusieurs des participants au colloque, de Manuel Tuñón à J.M. Pérez Prendes, de Miquel Izard à Josep Fontana. Quant au cachet - Oflag XIII A,A.O.Kgf.Geprüft - c'est celui de la censure militaire allemande.

L'Oflag XIII A se situait près de Nuremberg, nom évocateur pour tout esprit cultivé. Mais, pour nous, comme l'écrivit un de nos camarades du camp «Ici n'oeuvra Dürer ni Saint-Sebald ne sonne»; en fait (et c'était une autre ironie), nous logions sur les terrains **olympiques** de 1936; pauvre baron de Coubertin! plusieurs milliers d'officiers prisonniers (on disait dix mille), de toutes armes, de tous grades, de toutes nationalités, y furent entassés, d'août 1940 à septembre 1941. Dans l'euphorie de leurs premières victoires, nos gardiens ne nous traitaient pas trop mal, sinon quant aux nourritures terrestres (réduites aux soupes de rutabaga), du moins quant à l'accession aux nourritures spirituelles. Les libraires de Nuremberg nous faisaient parvenir des offres. J'ai pu ainsi acquérir un admirable livre de photographies sur les itinéraires incaïques, auquel je ne reprochai que son insistante comparaison entre ces vieilles routes impériales et les réalisations autoroutières du IIIe Reich. Je fus plus hereux, naturellement, de pouvoir me faire envoyer (un par un, à cause du poids) mes «Altamira».

Tous ne me parvinrent pas dans le même camp, comme en témoigne la seconde photocopie, qui porte «Oflag XXII B». C'est que, le front «de l'Est» une fois ouvert, le grand camp d'officiers de Nuremberg avait éclaté. Mon groupe fut envoyé en Pologne, au sud de Gdansk (alors Dantzing), près de Bydgoscsz (alors Bromberg), où le froid, à la veille de Noël, se situait autour de - 25 degrés. Un jour, pour en disposer plus rapidement, je tentaj de soustraire à la censure un exemplaire d'Altamira dont l'arrivé m'était annoncée. Je fus inscrit sur une liste de suspects, à changer de camp. Sanction réelle, car elle

me sépara de vieux camarades. Mais étrange «sanction» qui m'expédia au Tyrol, plus près de Venise, cette fois, que de Dantzig! J'avoue avoir regardé mon «geprüft» avec un brin de reconnaissance! Puis, au gré du rapprochement des fronts de bataille, nous fûmes regroupés en Styrie, enfin près de Hanovre. En Avril 1945, on nous mit sur les routes, à pied, et donc sans bagages; près de Bergen-Belsen, nous fûmes libérés, et rapatriés par avion. J'avais donc oublié, ou presque, ma petite bibliothéque de prisonnier, quand un jour, à Paris, je fus convoqué par un organisme militaire, où l'on me tendit un sac, dûment étiqueté à mon nom, qui contenait le livre sur les Incas, **et les six Altamira.** Ils sont devant mes yeux. C'est si miraculeux que j'ai cru devoir vous raconter cette histoire.

Certes, tout cela est de l'anecdote, et très personnelle. Mais je me permets de lui attribuer quelque valeur symbolique. Qu'un jeune historien passionné d'Espagne, lancé comme combattant, puis comme captif, dans la tourmente mondiale des années 1939-1945, ait pu s'y vouloir accompagné, malgré les incidents et les embûches, sous les bombardements, au contact des génocides, par l'**«Historia de España y de la civilización española»**, de Nuremberg en Pologne, de Pologne au Tyrol, du Tyrol aux landes de Lüneburg, je pense que ce petit fait, si Altamira l'avait connu, ne lui aurait pas été indifférent. Et c'est un souvenir qui peut s'insérer dans l'hommage qui lui est rendu.

Mais cela m'inspire aussi des scrupules, et quelque remords. Il m'est arrivé de dire, d'écrire — et peut-être de penser, comme il arrive souvent dans les constructions du souvenir — qu'au cours de presque cinq ans de captivité j'avais parlé de l'Espagne, et même conçu (sinon rédigé) ma petite «Histoire de l'Espagne», **«sur de simples souvenirs».** C'est vrai pour la tranche d'histoire 1927-1939, où j'ai souvent parlé en témoin. C'est déjà moins vrai pur le XIXe siècle, sur lequel Pío Zabala, prodigue en détails (parfois superflus, souvent savoureux) sur les événements politiques, ne l'est pas moins, **par fidélité au plan d'Altamira,** dans des domaines que des modes récentes se vantent de découvrir, comme «la vie privée» ou «la fête». Mais cette «histoire interne», bien entendu, c'est Altamira qui en avait défini les contours, et privilégié les dimensions, dans les sources signalées au chercheur, et dans l'effort **explicatif** recommandé au vulgarisateur et au pédagogue.

C'est donc dans Altamira, en tout ce qui concerne l'histoire ancienne et moderne de l'Ibérie, que j'ai puisé l'essentiel de ce qui me semblait devoir être dit à des Français toujours ignorants, souvent dédaigneux, quant au passé de l'Espagne.

Et c'est ici qu'interviennent mes remords. Cette petite «Histoire de l'Espagne», j'aurais dû, ne fût-ce que d'un mot, d'une dédicace, en reconnaître la dette envers Altamira. Pas forcément dans la première édition française, qui me fut confiée tout-à-fait par hasard, à laquelle je n'ajoutais

aucune importance, et dont peu de lecteurs auraient su qui était Altamira. Mais, dans les plus récentes éditions espagnoles, où j'ai rapidement retracé les origines du livre, l'absence du nom d'Altamira me rend honteux.

Je suis même attristé en songeant que j'aurais pu au moins, en 1947, lui offrir mon livre, et même, peut-être, en 1946, lui demander conseil au cours de la rédaction. Car, dans le recueil **«El derecho al servicio de la Paz»** (Mexico, 1954), figure une lettre d'Altamira, relatant un épisode tragique, et datée de **«Bayonne, 1946»**. La présentation (peu soignée) du recueil ne permet pas de se fier entièrement à la référence. Je compte sur le colloque pour nous fournir un itinéraire sûr, détaillé, d'Altamira en exil. Mais quand je pense que je n'ai pas rompu le contact avec d'autres illustres exilés, don Claudio Sánchez Albornoz, Pere Bosch Gimpera, ou Martín Echeverría, je me dis que je n'aurais pas dû ignorer le lieu d'exil de Rafaél Altamira. Je crains que son grand âge, et sa grande discrétion, ne m'aient fait supposer qu'il n'était plus de ce monde.

Il me reste à faire un dernier aveu, pénible pour un historien, puisqu'il s'agit d'un «trou» bibliographique! Au cours des années 30, mon «hispanisation» avait été telle que, pour moi, «Altamira», c'étaient les six volumes dont j'ai parlé, la «Psicología del pueblo español», les «Temas de historia de España», etc. J'avais ignoré, ou bien oublié, qu'en 1932 avait paru en français une «Histoire d'Espagne» que nous appellerions aujourd'hui un «livre de poche» (le terme n'existait pas encore); c'était dans la «collection Armand Colin», dont le slogan publicitaire était beau: **«vulgariser sans abaisser»**; elle couvrait toutes les sciences, et, en histoire, elle avait donné jusqu'à des chefs-d'oeuvre, comme les trois petits livres de Mathiez sur la Révolution française. Qu'on eût demandé, en 1931 (sans doute sous l'effet de la proclamation de la République) une «Histoire d'Espagne» à Rafaél Altamira, l'initiative ne pouvait être meilleure. Je ne m'étonnerais pas qu'elle fût de Lucien Febvre, très lié à la maison d'édition Armand Colin, et souvent elogieux pour la collection. Et, justement, j'ai souvenir d'un mouvement d'humeur de Lucien Febvre, quan je lui fis tenir ma petite «Histoire d'Espagne», en 1947. En principe, ce mouvement d'humeur s'adressait à la jeune collection «Que sais-je», des Presses Universitaires, rivale bientôt écrasante (quantitativament au moins) de la collection Armand Colin. Mais je me suis demandé plus tard si Lucien Febvre n'avait pas aussi voulu me dire: comment avez-vous osé proposer une synthèse historique déjà écrite par Altamira? Il ne pouvait imaginer que je l'avais fait en toute innocence; et peut-être m'en eût-il voulu davantage, dans ce cas pour un «trou» dans ma bibliographie!

Quelques années plus tard, je reçus un coup de téléphone de Pierre Renouvin: «La «collection Colin» veut rééditer l'«Histoire d'Espagne» d'Altamira; mais Altamira est mort en 1951, et son «Histoire» ne dépasse pas les années 1917-1923. Voulez-vous y ajouter un dernier chapitre?» J'acceptai. Cette fois,

en pleine conscience de ma reponsabilité. Je disposais de douze petites pages, pour résumer les quelque cinquante (encore plus serrées) que mon propre «libre de poche» consacrait aux années 1917-1950. J'ai fait de mon mieux, à la fois gêné et heureux que mon nom pût enfin être associé (oh, très modestement) aun nom de Rafaél Altamira. Le livre parut en 1956 et fut réédité en 1962.

Si je n'avais pas hésité à ajouter ainsi au livre d'Altamira un chapitre de pure **«Histoire externe»**, c'est que le livre tout entier s'annonçait, dans une prudente préface, comme **«reléguant... au second plan l'étude de la civilisation espagnole puisqu'elle fait l'objet d'un volume spécial...»**

On pourrait donc s'attendre à ne trouver dans ce petit livre qu'un classique «digest» des grands faits connus, à dominante «événementielle». Or il n'en est rien. On y découvre, en proportions parfaitement calculées, tout ce qu'il importe vraiment de savoir: des allusions simples, mais nécessaires, aux conditions géographiques de l'Ibérie, à la distribution de vigoureuses cultures protohistoriques, à l'éclat des créations musulmanes, à l'originalité des axes de reconquête (axe portugais, axe castillan, axe catalan), du mouvement qui porte l'Espagne à la tête du premier empire européen vraiment mondial à cette «décadence» qui fait méditer tous les philosophes, mais n'empêche pas l'Empire de demeurer encore espagnol, ni le Siècle d'Or de rayonner bien longtemps au delà des défaites militaires. Un chapitre me frappe particulièrement: justice est rendue au XVIIIe siècle, au temps des «Lumières», ce qui n'a pas toujours été le cas dans l'historiographie. Et j'ai longtemps médité sur une phrase:

> «La richesse de l'Espagne était alors (XVIIIe siècle) supérieure à celle de la France, et beaucoup mieux répartie. Les différences de fortune étaint bien moins grandes entre les diverses classes socials». (p. 184)

Si, dans toute la littérature historique, des mots m'ont suggéré le désir, même l'exigence, d'une **histoire quantitative**, c'est bien cette phrase d'Altamira. Elle résulte évidemment d'une «impression». Peut-on, pourra-t-on un jour, pour le XVIIIe siècle, mesurer des «revenus nationaux», et en donner la répartition, socialement, régionalement? Autant que j'ai pu, j'ai travaillé dans ce sens. Et, heureusement, je ne suis pas seul. Mais on voit comment une affirmation, même imprudente, chez Altamira, a l'avantage de suggérer des problèmes, de pousser sans cesse à un **«mieux-savoir»**.

J'ai dit «imprudente». A vrai dire, j'aimerais voir le texte espagnol original. Car la traduction de la «collection Colin» n'est pas toujours impeccable. Je lis à la page 166, à propos de la «décadence» sous les derniers rois «autrichiens»: **«La décadence politique allait de pair avec la décadence économique, les deux étant réciproquement des causes et non des conséquences».**

Cette phrase française ne tient pas debout. Altamira a voulu dire certainement que les deux décadences sont, **à la fois**, causes **et** conséquences l'une de l'autre. Cela s'apelle la **dialectique**. Qui déclare la guerre à ces deux fléaux de l'historiographie: **«l'imputation au politique»**, la **réduction à l'économique**. Là encore, un remords: puisque j'avais accepté de collaborer à la réédition d'un Altamira, j'aurais dû mieux relire la traduction.

Comme le petit livre en français de 1932, aujourd'hui épuisé, ne doit pas être très répandu en Espagne, je me permets d'en citer longuement la préface; elle peut parfaitement résumer ce que j'aurais pu analyser, si j'en avais eu le temps, d'après le titre que le programme annonçait.

> «En écrivant mon «Histoire d'Espagne et de la civilisation espagnole», je n'ai fait qu'appliquer mes théories sur la composition des récits historiques universels ou nationaux. Le principal service que ce livre a rendu, si tant est qu'il en ait rendu, est d'avoir recueilli «pour la première fois», dit un critique moderne, les résultats des recherches monographiques actuelles de l'histoire espagnole, et d'avoir présenté tout ensemble un **principe de classification**, une **hiérarchie des faits**, et une **image intégrale, organique**, de la vie espagnole, **non de sa seule image politique** comme on le faisait jusqu'alors.
>
> Tel est le but que j'ai poursuivi, et que je poursuis encore, **affinant de jour en jour ce sans organique de l'histoire**, recherchant les racines **psychologiques, individuelles** ou **collectives**, des faits qui méritent d'être retenus, et de laisser trace dans l'histoire humaine. Sans doute le résultat des investigations les plus récentes peut toujours être dépassé ou discuté: c'est la condition même du savoir historique. Mais la **construction organique des faits** peut durer plus longtemps et servir même à ceux qui prétendent la dépasser, considérant le progrès humain d'un point de vue différent, parfois même tout circonstanciel».

Si cette préface est de 1932, je suis heureux qu'elle renvoie à la fois à des **travaux**, et à des **exposés théoriques**, s'échelonnat, pour l'essentiel, **entre 1890 et 1910**. Ainsi, personne ne sera tenté de suggérer qu'Altamira s'est inspiré de «l'Ecole des Annales»! Il reste que j'aimerais bien savoir s'il avait des contacts avec la «Revue de Synthèse», et ce que Bloch et Febvre ont connu de lui. La préface fait allusion à des exposés d'Altamira au Collège de France en 1923. Je ne sais s'ils ont été publiés. Il reste donc beaucoup à faire pour situer Altamira dans l'histoire de l'épistémologie historique. Mais je sais que le travail est en train, et en bonnes mains.

Et puisque je suis en veine de confession et d'autocritique, je voudrais dire un dernier mot. Il y a quelque temps, j'ai publié un long article intitulé **«Etat, nation, patrie en Espagne et en France entre 1870 et 1914»**. Et je ne me suis pas référé à Altamira! Alors qu'il est le seul, dans sa «génération de 1898», à tenter de poser le problème en termes théoriques, malgré la secousse

passionnelle ressentie. Comme avait fait Capmany en 1808. Main on oublie toujours les historiens! Les philisophes ont plus de prestige. Et puis, de sa génération, Altamira s'est évadé. Dans sa phase **«pacifiste»**, il m'arrive de mieux reconnaître la mienne propre. Un temps, nous espérâmes **«la paix par le droit»**. Et c'est dans la perte de cette espérance, devant les signes terribles des années 30, que j'aimerais reconstituer l'itinéraire d'Altamira. C'est vous qui, à Alicante, avez promis de le faire. En m'excusant encore de ne pas vous avoir donné la collaboration que me demandait votre programme, faute de temps, et de ne pouvoir être parmi vous, je vous dis ma confiance dans vos travaux, l'espoir qu'ils me donnent, et vous assure de mon amitié.